

INTERVIEW EXPRESS

Comment « briser l'obsession du prestige » dans la recherche scientifique ?

L'affaire a été révélée par le consortium international « Fake science » formé d'une quinzaine de médias internationaux : ces dernières années, des dizaines de maisons d'édition ont créé des revues en accès libre qui n'ont de scientifique que le nom, sans procédure de relecture préalable par les pairs, une étape pourtant clef de la construction de la science. Bernard Rentier dénonce cette dérive.

Etre publié, à tout prix ? Une spirale infernale contre laquelle se bat le professeur Bernard Rentier, recteur honoraire de l'ULiège.

Comment ces revues ont-elles pu s'insérer dans le système ?

Au fur et à mesure que le secteur s'est professionnalisé, les sociétés scientifiques du XVII^e siècle ont commencé à sous-traiter leurs publications à des entreprises privées. Au XX^e siècle, le « rouleau compresseur » des grandes multinationales de l'édition a réduit ces entreprises à cinq grands noms. Avec le temps, elles ont acquis beaucoup de prestige. En parallèle, les chercheurs veulent être publiés, car outre la réputation liée à la revue, le nombre de publications entre en compte pour l'obtention de bourses, de subsides ou de postes dans les universités. Tout part d'une sorte de principe inhérent à la science : comme elle est elle-même difficile à mesurer, le mérite d'un chercheur l'est lui aussi. Ce dernier s'établit alors principalement en fonction de ses publications. Un créneau qu'ex-

ploient des revues de moindre exigence.

Comment fait-on pour évaluer ce contenu et valider le prestige lié à un article scientifique ?
Dans les bonnes revues, un comité de lecture fait de trois, parfois quatre relecteurs scientifiques indépendants, passe au crible les éléments avancés dans chaque article. Plus le journal est de bonne qualité, plus les « reviews » sont faites avec sérieux. Lorsque le niveau est moindre, on peut trouver de tout. Bien que le « peer reviewing », la relecture par ses pairs, soit demandeuse, lourde à instaurer et frustrante pour les chercheurs, elle reste le meilleur système pour s'assurer de la validité de la recherche. La rigueur méthodologique qui assure la reproductibilité des travaux est donc capitale. Malgré cela, le système reste faillible : nous ne sommes jamais à l'abri d'influences ou de fraudes...

Comment changer cette vision très compétitive de la recherche ?

Plutôt que sur leur prestige, c'est sur leur mérite que les chercheurs devraient être considérés. La recherche est un milieu éminemment humain, mais aussi terriblement compétitif. Or, pourquoi ne pas encourager la coopération, plutôt que la compétition ? A l'ULiège, nous avons mis en place en 2008 une plateforme « d'open access » : Orbi. L'idée : contraindre les chercheurs à déposer leur travail dans les archives universitaires. Entre la mise en ligne institutionnelle et la publication concrète : six mois pour les sciences dures, douze pour les sciences humaines - une période d'embar-go généralisé par la tradition éditoriale. Entre-temps, le manuscrit n'est accessible qu'aux membres de l'université. Ainsi, le travail peut être revu bien plus rapidement et par un plus grand nombre de « reviewers ». Certes, le procédé est encore à améliorer et à faire entrer dans les mœurs - nous ne sommes actuellement que quatre universités dans le monde à l'avoir imposé. Mais la Commission européenne a déjà adopté ce principe de « l'accès ouvert » comme critère de financement de la recherche communautaire. Un décret du gouvernement va bientôt généraliser cette mise en ligne publique préalable à toutes les universités belges. Le système est en train de se répandre, pour briser l'obsession du prestige.

MARIE THIEFFRY